

# DEUX LITTÉRATURES

*Antoine Sirois*

**D**EUX ROMANS PAYSANS relatifs à la vie de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ont connu, entre autres, une grande popularité: *Jean Rivard*, d'Antoine Gérin-Lajoie, paru d'abord dans les "Soirées canadiennes" en 1862 et 1864, et *The Man from Glengarry*, de Ralph Connor (Charles Gordon), paru en 1901.

Ces deux récits sur la vie des défricheurs recouvrent relativement la même époque. Connor naît lui-même à Glengarry, comté qui s'ouvre à l'est de l'Ontario, en 1860, et il y demeure pendant dix ans. La première partie de l'histoire rappelle son enfance. Gérin-Lajoie, né en 1824, raconte l'histoire de Jean Rivard qui vient coloniser les Cantons de l'Est en 1844, et en 1860, moment où l'auteur dit faire connaissance de son héros, celui-ci est dans la force de l'âge. Le temps des deux romans se recoupe. Historiquement nous nous trouvons à l'époque où deux régions s'ouvrent à la colonisation, Glengarry en Ontario et les Cantons de l'Est au Québec, à des dates qui correspondent globalement à celles des récits fictifs. Même si les années de publication sont éloignées de trente-neuf ans, la distance "littéraire" elle-même est restreinte. Les deux littératures à cette époque sont encore enfermées dans la gangue paysanne et les mutations sont peu sensibles.

Ces deux oeuvres typiques de leur genre, fruits de deux littératures différentes, décrivant une vie paysanne qui se déroule dans deux régions éloignées, reflétant des milieux religieux et ethniques distincts, expriment-elles des valeurs littéraires et morales étrangères les unes aux autres, ou se ressentent-elles de l'influence d'un même pays, à une époque donnée, qui les englobe toutes deux?

Les caractéristiques suivantes se retrouvent dans le roman paysan canadien d'expression française: but para-littéraire de l'auteur, étude sociologique agrémentée d'éléments fictifs, description des moeurs rurales, glorification du passé,

plaidoyer pour la vie paysanne opposée à la vie citadine, peinture de héros sans densité psychologique qui sont des types plutôt que des êtres individualisés. Les deux oeuvres précitées sont-elles marquées par ces caractéristiques?

Un texte liminaire de *Jean Rivard* nous avertit que l'auteur n'a pas l'intention d'écrire un roman mais de rédiger un plaidoyer pour encourager les jeunes Canadiens français à poursuivre une carrière agricole dans un intérêt national. Ralph Connor, dans sa préface, affiche son désir de nous remémorer les héros-défricheurs, offerts en exemple à tous, et de nous rappeler qu'on ne peut bâtir le pays qu'avec des hommes qui ont la crainte de Dieu. Dans les deux oeuvres, des remarques, de caractère purement didactique, moins nombreuses cependant dans la seconde, viennent encourager le lecteur à poursuivre l'idéal national et religieux proposé.

Les deux livres, en plus de chanter les beautés de la région où évoluent les héros, s'attachent à décrire minutieusement les us et coutumes des ruraux de l'époque dans une série de tableaux, souvent les mêmes, que vient relier la trame plus ou moins lâche de l'histoire; certains titres de chapitres comme: *Seed-time*, *The Sugaring-off*, *The Logging Bee* dans Connor s'apparentent bien à ceux trouvés dans Gérin-Lajoie: *Les semailles*, *La sucrerie*, *La corvée*. Connor accorde cependant plus d'importance à la fiction qui intègre mieux ces tableaux.

Si les références explicites au passé sont limitées dans *Jean Rivard*, il ne fait pas de doute que les défricheurs sont appelés à transmettre intactes "aux générations à venir, la langue et les institutions qu'ils ont reçues de leurs pères".<sup>1</sup> "Les fils de nobles guerriers" sont invités à ne pas fuir le sol de leurs pères.<sup>2</sup> Jean Rivard est proposé d'ailleurs comme l'archétype aux jeunes gens. Les Écossais dans *The Man from Glengarry* sont les fils de courageux pionniers venus des "Highlands" d'Écosse et ils sont invités à être "worthy of their ancestry and worthy of their heritage".<sup>3</sup> Et Ranald Macdonald, le héros principal, devient à son tour "le" modèle de vertu à imiter. Les deux héros sont des chaînons dans l'histoire de leur race.

Dans *The Man from Glengarry*, où la morale est plus intégrée à l'histoire, on ne trouve pas de références aussi explicites que dans *Jean Rivard* aux valeurs supérieures de la vie paysanne, telles celle-ci: "... la carrière que vous allez parcourir est plus propre qu'aucune autre pour assurer le bonheur de l'homme".<sup>4</sup> Mais l'auteur associe les joies les plus pures à la vie rurale. Et quand Ranald Macdonald doit affronter les tentations de la ville, il est appelé à se souvenir du pays de son enfance. C'est dans la tristesse qu'il quitte son milieu, parce qu'il ne se sent pas la vocation de défricheur. Il est évident, par l'exposé que l'auteur

fait des dangers moraux de la ville, que la campagne est le lieu choisi de la pratique vertueuse. Le sermon que Ranald reçoit de son oncle: "against the dangers of the city",<sup>5</sup> est un abrégé des longues dissertations de Gérin-Lajoie sur les périls de l'alcool, des femmes, de l'argent, des affaires. "La vie des villes expose à toutes sortes de dangers"<sup>6</sup> dit le curé à Jean Rivard. "It is a wicked place and the pitfalls are many"<sup>7</sup> dit l'oncle à Ranald.

Le héros dans les deux oeuvres est le type idéal produit par la paysannerie. Il est ou devient le paradigme de toutes les vertus physiques et morales. Ses difficultés intérieures sont résolues par la force de sa volonté. Sa densité psychologique est cependant très mince et ses problèmes ne sont pas individualisés. Dans un but didactique les auteurs schématisent le personnage qui servira de modèle aux lecteurs.

Quand Desmond Pacey décrit le genre de l'"idylle régionaliste"<sup>8</sup> dans les romans d'expression anglaise, il rejoint les caractéristiques exposées ci-haut à la suite de Robidoux-Renaud<sup>9</sup> pour les romans d'expression française. Ce genre est volontairement didactique; il tend à perpétuer les vertus rurales; il éveille la fierté du passé; il donne l'amour de la région décrite; il oppose les valeurs paysannes aux valeurs nouvelles nées de la nouvelle société industrielle.

**S**UR UN PLAN plus universel, ces deux oeuvres se rattachent à une veine idéaliste où l'"art" est moyen d'exposer ses sentiments, idées ou thèses, où l'auteur tend à idéaliser ses personnages, à embellir la réalité. Les héros sont pleins de sentiments nobles et leur volonté sait triompher des passions. Cet idéalisme est cependant situé ici de façon bien spécifique avec des valeurs propres à un pays qui s'ouvre. Quoique ces romans appartiennent à deux littératures, ils se rejoignent étroitement dans le but poursuivi, dans l'idéal proposé, dans la matière décrite, dans la technique utilisée, dans la conception du héros. Ne pourraient-ils pas aussi être le fruit d'une culture, au sens sociologique assez caractérisée, qui répond à une société donnée, dans un pays déterminé, à un temps précis de l'histoire.

En d'autres termes, les éléments composants de cette société, malgré les différences ethniques et religieuses, ne se rejoignent-ils pas dans un système de valeurs relativement semblables?

Les circonstances historiques qui ont déclenché l'écriture de l'oeuvre ne sont pas les mêmes: Gérin-Lajoie voulait combattre l'exode de ses compatriotes vers

les Etats-Unis. Connor désirait, autour de la Confédération, glorifier les bâtisseurs d'“Empire” qui, après avoir investi Glengarry, ouvriront la Colombie.

Mais tous deux expriment un système de valeurs qui paraissent profondément liées à la société rurale sur laquelle ils promènent leur miroir. Gérin-Lajoie entend décrire un milieu paysan et l'avertissement dans l'édition de 1935 nous montre qu'il ne voulait rien dire “qui ne fût strictement conforme à la réalité”.<sup>10</sup> Le préfacier de l'édition du New Canadian Library rapporte que Connor déclarait lui-même que le livre “grew out of Glengarry soil, out of Glengarry humanity”. L'auteur rappelle en fait des souvenirs d'enfance.<sup>11</sup>

Autant que ces avertissements explicites, un examen interne des oeuvres nous révèle quant à l'espace et au temps des analogies profondes.

Le temps est celui de la nature, cyclique, marqué par le retour des saisons, la répétition annuelle des gestes rituels du monde paysan, semailles, récoltes, particularisés par des opérations typiques comme le défrichement et la production du sucre d'érable. “Les travaux de la ferme se succèdent régulièrement comme les quatre saisons de l'année”.<sup>12</sup>

La vie, forcément subordonnée à la nature et à une nature américaine, déterminée ici par l'ensemencement de terres arrachées à la forêt que l'on conquiert soit à Glengarry ou dans les Cantons de l'Est, obéira à l'éternel retour. Elle est aussi, dans les deux groupes, scandée par des normes d'un autre ordre, religieuses. Comme nous le verrons ci-après, la vie religieuse des deux groupes, l'un presbytérien, l'autre catholique, est intense: les dimanches et les fêtes annuelles viennent eux aussi par leur importance aux yeux de tous marquer profondément le retour des choses. Les 2 groupes, en définitive, se soumettent à un temps cyclique, rythmés par des gestes saisonniers quasi-identiques et des célébrations religieuses hebdomadaires ou annuelles quasi-identiques propres au monde chrétien.

L'espace aussi offre de grandes ressemblances. Dans les 2 romans, il est créé à même la forêt qui enveloppe les défricheurs. Par leur travail il font reculer ses limites. Une fois la petite société constituée dans *Jean Rivard*, la paroisse devient le cercle vital. On parle peu de village, c'est la paroisse qui polarise. Au coeur de la paroisse c'est l'église, dont les clochers dominent, et le presbytère. Le curé joue un rôle dominant dans cette société, totalement pratiquante: il préside aux cérémonies, il conseille et juge dans les importantes affaires de la famille et de la paroisse.<sup>13</sup> Celle-ci est une grande famille où se déroulent une vie sociale pratiquement sans classes et une vie autonome, autosuffisante. “Chaque paroisse peut former une petite république où non seulement les ressources naturelles et maté-

rielles, mais aussi les ressources morales du pays seront exploitées dans l'intérêt de notre future existence comme peuple. La paroisse sera notre château fort. Quant même toute autre ressource nous ferait défaut, il me semble que nous trouverions là un rempart inexpugnable contre les agressions du dehors.<sup>14</sup> Ce milieu retourné sur lui-même est donc clos et opposé aux agressions du dehors, i.e. de la ville.

Que trouve-t-on au centre de Glengarry? L'église, le presbytère (the manse), le ministre et son épouse, plus instruits que les autres, qui jouent le rôle à la fois de chefs spirituels et temporels.<sup>15</sup> Ils connaissent aussi l'histoire de chaque famille de leur communauté. Tous se rendent à l'église le dimanche et le sermon est l'événement central non seulement du jour mais de la semaine. Si les pionniers montent dans les chantiers l'hiver, ou descendent leur bois à Québec, ils reviennent — et c'est la fête — à leur point de départ. Là encore c'est également la grande famille sans classes, méfiante elle aussi des dangers de la ville. Le milieu se referme sur lui-même.

Si les 2 groupes veulent développer les richesses naturelles du pays, s'ils veulent s'implanter dans le pays pour perpétuer la race, ils veulent aussi se perpétuer religieusement. La famille Rivard se réjouit d'avoir des prêtres et des religieuses, l'épouse du ministre annonce fièrement que Glengarry a produit "seven preachers".

Les romans nous présentent donc deux groupes, différents au point de vue ethnique et religieux, mais dont la vie se déroule dans un même pays, à une même époque, face à une même nature et qui, finalement, vivent à un même rythme, désireux de s'enraciner dans le sol, soucieux de se perpétuer, très sensibles aux valeurs ethniques et religieuses, soumis, dans le cadre restreint auto-suffisant de leur vie quotidienne, à un même gouvernement temporel et religieux.

Et les deux groupes, marqués des valeurs de même ordre, offrent un produit littéraire analogue.

L'échantillonnage des oeuvres qui fondent cet article est très restreint. Celui-ci pourrait servir d'hypothèse de travail. La connaissance d'un certain nombre de romans de la terre dans les deux langues nous amène à soupçonner sérieusement que le Canada nous a imposé peut-être plus de valeurs communes que nous l'avons supposé, si nous croyons que la littérature reflète la société.

## FOOTNOTES

<sup>1</sup> A. Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, Beauchemin (Montréal, 1924), p. 247.

<sup>2</sup> *Ibid.*

- <sup>3</sup> R. Connor, *The Man from Glengarry*, McClelland & Stewart, N.C.L. (Toronto, 1967), p. 78.
- <sup>4</sup> A. Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, p. 141.
- <sup>5</sup> R. Connor, *The Man from Glengarry*, p. 195.
- <sup>6</sup> A. Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, p. 20.
- <sup>7</sup> R. Connor, *The Man from Glengarry*, p. 195.
- <sup>8</sup> D. Pacey, *Creative Writing in Canada*, The Ryerson Press (Toronto, 1961) pp. 102-103.
- <sup>9</sup> R. Robidoux et A. Renaud, *Le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Editions de l'Université d'Ottawa (Ottawa, 1966), pp. 26-29.
- <sup>10</sup> A. Gérin-Lajoie, *Jean Richard*, p. 10.
- <sup>11</sup> R. Connor, *The Man from Glengarry*, p. IX.
- <sup>12</sup> A. Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, p. 10.
- <sup>13</sup> *Ibid.*, pp. 14-17-166.
- <sup>14</sup> A. Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, p. 286.
- <sup>15</sup> R. Connor, *The Man from Glengarry*, pp. 23-25.